Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ? Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION SOCIALE - POLITIQUE - LITTÉRAIRE 49 ARTISTIQUE - CULTURELLE - CULINAIRE

« Strč prst skrz krk! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

2 septembre 1995 paraît six fois par an neuvième année

(Annonce)

Agatashya, l'aventure

ANNE-MARIE GROBET

d'une radio
EXPOSITION
DE PHOTOGRAPHIES



Du 13 SEPTEMBRE AU 13 OCTOBRE VERNISSAGE LE 13 SEPTEMBRE DES 18H GALERIE BASTA!
Petit-Rocher 4 Lausanne

Le Rwanda, pays des mille collines s'est transformé en terre des mille rumeurs et des millions de peurs. A proximité d'un peuple déchiré par la haine, une radio s'est voulue repère. Elle se nomme «Agatashya»: hirondelle porteuse d'espoir. Il s'agit de la première radio à vocation humanitaire créée par des journalistes rwandais et suisses. Lancée par la section suisse de Reporters sans frontières, Radio «Agatashya» est née le 6 août 1994.



Anne-Marie Grobet (photographies), Pierre Crevoisier (textes recueillis par) **Agatashya, l'aventure d'une radio** RSF, 1995, 124 p., Frs 35.–

Evénement dans la presse et les lettres romandes, La Distinction a encore tenu le coup une année.

Abonnez-vous, réabonnez-vous, abonnez vos collègues, abonnez vos voisins, abonnez même vos enfants, abonnez vos amis, abonnez vos ennemis, mais abonnez-les tous!

Frs 20.— au CCP 10—220 94—5

(Un bulletin vert est encarté dans ce numéro)

LA _DISTINCTION
Publication
bimestrielle de
l'Institut pour
la Promotion de
la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
Abonnement:

Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro: Europe : 1.95 ECU Suisse : 3.65 francs France : 16.60 francs Belgique : 87 francs Irak : 0.76 dinars Iran : 3429 rials Irlande : 1.52 livre

Collaborèrent à ce numéro: Serge-M. Bataillard Jean Christophe Bourquin Minna Bona Alain Clavien Gareth Edwards Gil Meyer Marcelle Rey-Gamay Schüp Marianne Sion Cédric Suillot Marcelin Switch Jean-Pierre Tabin Valérie Vittoz

«à Lausanne, autrement»

guide du Lausanne associatif et alternatif Editions Antipodes, 112 p., Frs 16.80

Apéro-dédicace avec les auteurs et les associations répertoriées



Samedi 23 septembre, dès 11h00 Librairie Basta!, Petit-Rocher 4

(Publicité)



Basta! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta! est une librairie indépendante,
Basta! est spécialisée en sciences sociales,
Basta! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,

et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34 Ouvertures: LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00 Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37 Ouvertures: du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00



« Une possibilité intéressante qui mérite rait d'être étudiée plus en détail serait de développer des activités de transport de marchandises, un domaine dans le quel les aéroports de Zurich et de Genève sont largement au-delà de leurs canacités ».

Philippe Jaccard, président de la Commission économique du Parti radical-démocratique vaudois in Nouvelle Revue et Journal Politique, 30 juin 1995

«Nous vivons une période de mutation et de crise. Attention aux médias, ces pompiers incendiaires. Les criques, le Conseil d'Etat est prêt à les assumer. Mais nous sommes tous dans le même bateau: abordons crânement les problè mes, plutôt que de les exorciser.»

Claude Ruey, président du Conseil d'Etat vaudois, in *La Presse*, 10 mai 1995

A propos de l'absence des femmes: « Certaines sociétés d'étudiants ont bien essayé de les introduire, mais leurs membres ne se portaient pas mieux. »

Philippe Thomas, président des Zofingiens vaudois, in 24 Heures, 2 juin 1995 «En fait, il n'existe pas de législation particulière qui interdise formellement le commerce de glaces ambulant dans notre ville. Afin de respecter le principe de l'égalité de traitement, aucune auto-risation de ce genre n'a été accordée, cela afin d'éviter certains précédents qui pourraient nous être justement reprochés par les personnes dont les demandes similaires ont été précédem -ment écarfées.

Michel-G. Regamey, chef de la police du commerce, in *Journal communal de Lausanne*, 13 juin 1995

«...une solution équitable au sein de la fonction publique, même s'il est utile que l'on démarre quelque part, ne pour ra passer que par un traitement de tous les fonctionnaires respectueux d'une certaine équité.»

Jean Jacques Schwaab, Sans trait d'Union, in *Journal de Genève*, 17 juillet 1995

Un lecteur nous envoie une très rare candidature syndicale:

«Je ne suis pas Mme Soleil, de l'eau va encore couler sous les ponts, mais c'est des ruisseaux que l'on fait une grande rvière et que l'on avance en masse de vant les barrages toujours plus nom breux des organisations patronales.»

Roland Piguet, de l'Union suisse des lithographes, in *Senefelder*, 16 juin 1995

Nous vivons l'époque de l'image...

Concours permanent du Champignacisme visuel



Jean-Jacques Schilt, municipal lausannois des Travaux. 24 Heures, 14 mai 1994

SEPTEMBRE 1995

Il est rare qu'un professionnel s'immisce dans un débat et dans une publication d'amateurs. D'habitude, il leur laissera tout loisir de s'ébattre et de s'ébaudir. De s'égailler. Sans se formali-ser de leurs essais et de leurs erreurs. Ainsi les vaches sont bien gardées. Fort

Mais je ne peux m'empêcher de vous faire un peu la leçon. Même si, je ne le cache pas, j'ai le net sentiment de déchoir en m'invitant dans vos colonnes. Mais vous m'êtes sympathiques. Et puis, sans le savoir, vous vous retrouvez au cœur d'un débat essentiel. D'où mon ire. D'où ma décision d'intervenir.
Sous mon impulsion, vous

serez en effet amenés, peutêtre, à réformer votre politi-que éditoriale. A plancher en particulier sur le concept qui préside à la colonne que vous réservez à vos lecteurs. Au niveau de la forme d'abord. Vous en êtes restés à la conception de la défun-te Feuille d'Avis de Lausanne. Ou à celle, quasi identique, de la non moins morte Gazette du même lieu. Au syndrome: «Nos lecteurs sont nos hôtes, et nous les plaçons en page 2». Vous croyez que c'est une affaire intérieure à votre journal. Ce n'est pas vrai. L'enjeu est presque continental. C'est un fait. Car ce n'est pas tout. Il y a

aussi les contenus. C'est-à-dire les lecteurs. Vous vous évertuez à leur laisser la parole. Vous ne les tronquez presque jamais. Alors ils s'épanchent. J'en veux pour preuve les rebondisser des trois ou quatre derniers numéros. Inénarrable! C'est le signe que votre lectorat est bavard. Vieillissant. Ringard. Mais que nous importent un instituteur à la retraite, un étudiant, un autre étudiant? Que nous chaut un interminable feuilleton où l'un accuse l'autre d'ivrognerie, un troi-sième le premier de délation, un quatrième le troi-sième de dérive droitière? est dantesque. Homé

Si vous Inepte. n'étiez pas si atrocement sé rieux, on soupçonnerait presque un canular.

Prenez de la hauteur! Ces sez de respecter ceux qui vous écrivent gentiment. Affrontez-les! Egratignezles! Un peu de mauvaise foi, que diable! D'allant! D'opportunisme bien com-pris. De sens de la formule ssassine

Alors seulement vous pour rez quitter la formule édito riale vieillotte qui assomme votre publication. Qui lui donne un design désuet. donne un design désuet. Qui vous met dans les chiffres rouges. Alors seule ment avec un nouveau con cept, vous obtiendrez des cochons de payants qu'ils crachent au bassinet. Alors C'est d'Europe qu'il devrait être question. Ou de Scandinavie. Ou de Baudrillard. Voilà ce qu'il ne faut pas

Mais tout s'explique, bier sûr. Tout cela part d'une Université défraîchie, que vous respectez trop, malgré les apparences. Où pourtant l'on n'apprend pas grand-chose. Parce qu'elle s'évertue à former des intellec tuels. Des dinosaures. Qui devront nécessairement ou-blier ce qu'ils ont appris, lorsqu'ils débouleront enfin dans la réalité. Dans le monde du travail. Dans le monde du journalisme C'est ainsi

C'est ainsi.
Alors de grâce, finalisez!
Un peu d'énergie et de
synergie. Voyez si vous pouvez mieux réunir la partie
rédactionnelle et la partie
publicitaire. Récrivez. Et
triez. Lâchez la sociologie et la science politique. Faites taire les intellos. Lancez des ballons d'essai. Comme des pros. Comme de vrais entre-preneurs. Qui ont la tête près du bonnet. Qui ont des c..., n. d. D.! Enfourchez Europe, nom de Zeus. Alors les vaches seront mieux gardées, vos épinards se garniront de beurre, et sus au contingentement laitier.

Bertil Pilet-Gallaz, RP

de Lausanne

Non. [réd.]



Rémy Marendaz Infiltré dans la police fédérale En Bas, 1995, 234 p., Frs 34.-

La consultation des dossiers remis aux fichés des années septante par les autorités fédérales a occupé ce printemps de lon-gues soirées, faites de rires, de nostalgie et d'un brin d'inquiétude quant à l'apparen-

te toute-puissance de l'Etat. Le témoignage que publient les éditions d'En Bas révèle que les soixante-huitards n'étaient pas totalement désarmés face aux forces policières. Rémy Marendaz, fils d'un notable agricole du Gros-de-Vaud, avait sympathisé vers 1965 avec les animateurs du Cercle Yenan, petite chapelle prochinoise qui deviendra la très clandestine Union Communiste Marxiste-Léniniste de Suisse, direction secrète d'autres groupes maoïstes plus connus. Ses études de droit l'obligeant à rester sans activité politique, Marendaz put ainsi entrer comme inspecteur stagiaire dans la police vaudoise, brigade politique, où l'on avait besoin urgemment de jeunes gens If fut parfois chargé de surveiller ses propres camarades, dans leurs réunions, ou à l'intérieur des manifs. Agent double, il informait l'UCMLS des démarches policières

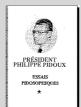
découtes téléphoniques, contrôle postal et autres), et permit de mettre les informateurs de la police à l'écart des véritables centres de décision. Il parvint même, parce que l'humeur du temps était aussi à la farce, à faire encercler pendant toute une nuit par trente gendarmes, avertis d'une rencontre terroriste, la buvette du stade de Préverenges, occupée en réalité par des étudiants en HEC célébrant le deuxième anniversaire de leur baccalauréat. Repéré au bout de quelques années, Marendaz avait a été prié de

quitter la police. Décédé du sida il y a un an, il nous laisse un témoignage original sur cette époque encore proche. (S.-M. B)

(Publicité)

Après l'immense succès des Citations du Président Philippe Pidoux

voici la suite!



Relié pleine toile isolante. couverture en deux couleurs. 1995, 16 p., Frs 5.à commander au CCP 10-220 94-5 (mention «pidosophie»)

A nos braves et fidèles lecteurs

L'étiquette devrait en principe vous indiquer la date d'échéance de votre abon nement. Les abonnés qui arrivent à bout de course en 1995 et qui désirent pourtant persister dans cet état voudront bien nous épargner des frais de rappel en utilisant le bulletin vert encarté dans ce numéro.

Le prix est inchangé : Frs 20.- au CCP 10-22094-5 Merci de votre attention. Le service des abonnements

> David de Pury Revitalisations

L'Age d'Homme

Notre feuilleton: Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insé rons la critique entière ou la simple mention d'un livre voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas enco

Ce feuilleton sème l'effroi de puis plusieurs années chez les lecteurs, les libraires et les journalistes. Nous le pour

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendi de abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant

Dans notre dernière édition le recueil de poèmes de David de Pury, Champignac d'Argent 1994, était une pure imposture.

Contes d'auteur

a) Comment un auteur romand cherche un éditeur pour créer une série de romans policiers dans une conception digne du genre: écrits pour être lus rapidement et par tout le monde, impri-més au format de poche pour être emportés n'importe où, et sur papier ordinaire pour être vendus à bas prix.

b) Comment les éditeurs romands trouvent son idée de publication bon marché fort indigne

c) Comment l'un d'eux arrive à le convaincre que son premier roman mérite mieux qu'une édition populaire.

d) Comment l'auteur se laisse éditer la première enquête de l'inspecteur Perrin, Le Barbare et les Jonquilles, comme n'importe quelle pièce de littérature romande prétentieuse: dans un format trop grand, sur papier extra blanc, pour être vendue à un prix trop élevé e) Comment l'auteur se décide à éditer lui-

même la suite de la série.

Voilà un reportage qu'on aimerait lire sous la plume du journaliste Michel Bory

En attendant il faut lire L'inspecteur Perrin vaen bateau, son deuxième roman

par ses soins- qui vient de sortir de presse. Dans la collection RomPol, créée pour l'occasion, au format de poche 11/18, sous une couverture polaroïde jaune et noire. 220 pages, 13 chapitres, plus de 222 000 signes, 36 705 mots, quatre romandismes, un borysme. Quelque Frs 12.-



LES ÉLUS LUS (XXII)

Grand Soir

royez bien qu'il m'en coûte de l'avouer: il ar-rive que l'olympisme du divin marquis me fasse passer de bons moments. La dernière fois ce fut le vendredermiere fois ce fut le vendre-di 16 juin, et ça débuta au moment précis où le Comité international olympique ré-uni à Budapest annonçait son choix de Salt Lake City pour les Jeux d'hiver de 2002.

Afin de recréer en labora-toire l'ambiance de ce cham-pionnat d'improvisation des élus, j'utiliserai les comptes-rendus des quotidiens du lendemain (1) et ne citerai que des propos entre guillemets (2).



1. Gagnants américains

Bill Clinton, Président (Etats-Unis) Protecteur: « En tant que nation (6), nous nous tenons derrière Salt Lake City dans derriere Sait Lake City dans sa détermination à être un magnifique hôte des jeux olympiques de 2002 et nous mettrons tous nos moyens à sa disposition pour que tout le monde participe à la fête en toute sécurité.»

Dee Dee Corradini.

Maire (Salt Lake City)

Planante: «J'ai l'impression d'être une alpiniste en fin parvenue au sommet de 'Everest».

Délirante: «L'excellence de

notre ville est désormais re-connue par le monde entier». 2. PERDANTS SUISSES

Adolf Ogi, Champignac d'or 1988 et Conseiller fédéral

Compatissant: « Je com-prends ce que les gens res-sentent. Je suis de tout cœur sentent. Je suis de tout cœur avec eux. Mais il ne faut pas perdre courage. Il y a tou-jours des perdants et des ga-gnants. C'est la vie. » Sion a fait un travail formidable, qui n'a pas été récompensé. C'est le sport. » «Ils ont fait le maximum et n'ont pas été récompensés: c'est la loi du récompensés: c'est la loi du sport.» «L'échec sera dur à digérer, mais c'est la vie,

digérer, mais c'est la vie, c'est le sport.»

Convaincant: «C'est une surprise, mais cela prouve que c'était au tour des USA.»

Congratulant: «Sion a fait le maximum, ils ont montré que l'en peut entreyandre

que l'on peut entreprendre que l'on peut entreprendre quelque chose...» Satisfait: «Nous n'avons pas travaillé pour rien: Sion est dans la bouche de tout le

est dans la bouche de tout le monde maintenant.» Critique: « Il y a toujours des personnes pour s'opposer à tout projet d'envergure. Il existe des gens qui cherchent des cheveux dans la soupe, pendant ce temps elle refroi-dit et devient indigeste.»

«Les Suisses vont maintenant se rendre compte qu'il faut un engagement vraiment général. Pas seulement à Budapest ou à Sion. Car si certains cherchent des cheveux dans la soupe, la souperefroidira.» «Lorsque nous voulons faire quelque chose, j'ai l'impression que les gens sont d'abord contre au lieu de soutenir le projet.» Autocritique: «Je m'aperçois qu'en Suisse, nous avons de la peine à organiser de grands événements.» «On

grands événements. » « On administre, mais nous ne prenons pas d'engagement...»

Ruth Dreifuss, Conseillère fédérale Soucieuse: «[Ce qui a man-qué à Sion...] Peut-être simqué à Sion...] Peut-être sim-plement d'être sur le bon continent au bon moment.» « Ce résultat est trop net, compte tenu de la valeur des quatre concurrents en lice.» Complimenteuse: «Les Va-laisans ont fait tout ce qu'ils pouvaient.»

confiante: «Nous étions convaincus de la qualité de ce que nous pouvons offrir au mouvement olympique, de la qualité des organisatures ».

de la qualité des organisa-teurs.»

Olympique: «Nous ne pou-vons pas tout laisser tomber à cause d'une déception.

Nous serions indignes des sportifs qui, eux, savent le prix de l'effort, des répéti-tions et des échecs. Aussi autions et des échecs. Aussi au-jourd'hui nous ne pouvons pas baisser les bras.»

observes bras.»

Olympienne: «Quand on veut les jeux, on les veut vraiment.»

Claude Frey, Président du Conseil national Lapidaire: «L'Histoire dira que vous avez été les arti-sans de la victoire de 2006.»

saus ue la victoire de 2006.»

Simon Epinet,

Conseiller national (VS)

Optimiste: «Cette envie de se battre pour un projet national apportera beaucoup au Valais et à la Suisse entière.»

Raymond Deferr,
Conseiller d'Etat (VS)
Prudent: «Nous avons participé avec enthousiasme à
la course.. Pour 2006, si la
Providence le veut, nous serons les premiers.»

Wilhelm Schnyder, Conseiller d'Etat (VS)

Raisonnable: «Il serait re-grettable que l'enthousiasme et l'immense espoir qu'a fait naître l'organisation des Jeux olympiques soient tués »

Bernard Comby, ancien Conseiller d'Etat (VS) Combinard : « Les Etats-Unis ont été servis. En 2006, ce sera certainement à nou veau au tour de l'Europe. Et comme il serait douteux qu'Oestersund persiste après trois échecs successifs, nous aurons alors notre chance »

Gilbert Debons, Président

de commune (Sion)

Combatif: « Nous avons
perdu une bataille, mais pas
la guerre. » «Nous pouvons
gagner et gagnerons la prochaine fois. »

Opiniâtre: « Les énormes

efforts consentis méritent

efforts consentis méritent d'être poursuivis.» «Le fort soutien populaire allié à un appui économique nous engagent à persister. » Accusateur: «Nous comptions beaucoup sur le Québec pour prendre des voix à Salt Lake City lors du premier vote. Sa faiblesse inattendue nous a joué un très mauvais tour. Notre but était d'arritour. Notre but était d'arriver au deuxième tour en
compagnie de nos amis américains et de récupérer à ce
moment-là une partie des
voix de l'Europe. Cela ne
s'est pas produit. J'en suis,
bien sûr, très déçu. » «C'est
une grande déception car
nous avons fait une excellente présentation, mais la

nous avons fait une excel-lente présentation, mais la faiblesse de Québec nous a perdus.»

Amer: «Comme je suis très déçu des quatorze voix seule-ment que nous avons récol-tées au premier tour. Réus-sir à convaincre quatorze membres du CIO sur les soixante qui sont venus nous soixante qui sont venus nous rendre visite, c'est très déce-

Fier: «Par ailleurs, grâce à Fier: «Par ailleurs, grâce à notre campagne internationale, nous avons pu affirmer une belle image de notre pays à travers le monde et notre capacité à organiser les jeux d'hiver.» «Sion, les communes associées, le canton et la Suisse ont fait le maximum.» «Nous n'avons rien je crois à nous reprocher. Toute mon équipe a livré une travail formidable mais les Américains sont très forts.»

M. R.-G.

1) Le Matin, 24 Heures et Tribune de Genève, Nouvelliste,
Journal de Genève et Gazette de
Lausanne, Express, La Liberté.
2) Non par souci scientifique
comme on pourrait me le reprocher (3) mais parce qu'ils suffiront à notre bonheur.
3) de sais fort bien que les journalistes utilisent le discours direct pour varier leur style ou
quand le discours indirect leur
pose un problème de syntaxe, et
non pour rapporter exactement
des paroles (4).
4) Il ne faut pas soupconner la
presse quotidienne de vouloir informer avec précision alors que
son rôle, comme chacun sait, est
d'émouvoir et de distraire (5).
5) D'ailleurs certains propos rapportés différemment ont probablement la même origine
-quoique cela ne soit pas démontrable en l'occurrence.
6) «Chaque fois que vous com-

6) «Chaque fois que vous com mencez une phrase par l'expres mencez une phrase par l'expres-sion «en tant que...» pensez à la plaisanterie "mon grand-père était uhlan, mon père était uh-lan, moi en tant qu'uhlan..." et vous finirez bien par ne plus l'employer», (Alain Finkielkraut, sur France-Cul.).

Dynastie

E traumatisme d'une pédagogie catastrophique de la langue allemande ne s'efface pas facile ment. Wir sprechen Deutsch, disaient-ils, tu parles ! Il fallait se bourrer le crâne de l'immonde *Vocabulaire de ba* - se, sous son abominable couverture orange, recracher des listes de verbes forts, connaître des règles de grammaire. avant de se mettre à Deutsch sprechen. Mes professeurs avaient tous intégré les travers de la pédanterie régnant dans l'enseignement du fran-çais à l'école primaire («On ne dit pas si je serais mais si j'étais. On ne dit pas pive, on dit cône...»). Et ainsi à force de ne pas devoir dire commeci, mais de dire comme-ca, on ne disait jamais rien. L'ébauche d'une conversation en al-

lemand nous laissait muets. voire sarcastiques envers ceux qui osaient s'y lancer («Forts en thème, boutonneux jusqu'à l'extrême»). Oublions évidemment le sinistre laboratoire de langues, l'ignoble panoptikon pédagogique (le professeur pouvait toujours écouter l'élève sans que celui-ci le sache) avec ses écouteurs trop serrés et le psittacisme qu'il infligeait à heures fixes : «Spühlen Sie zurück und wie derholen Sie Ihre Arbeit», et tous de spühler et de wiederholer, même pas en chœur, puisqu'il fallait travailler seul... Le fait de vivre en Suisse romande et d'appartenir de surcroît à une famille qui gardait le souvenir de quelques grands-oncles tués au Chemin des Dames ne favorisait d'autre part pas une inclination vers la Kultur.

Pourtant, pourtant, comnent négliger la phéno le Lecon d'allemand, Hans Castorp, l'indigestion d'anguilles du *Tambour*, la culture physique matinale de l'homme sans qualités, Stil-ler! Justice! La traduction vient au secours des rescapés de l'enseignement et leur ouvre une porte que les années de collège et/ou de gymnase ont soigneusement cadenassée. Ce n'est pas ainsi qu'on appréciera Hölderlin et d'autres subtils poètes, on le sait bien, mais tout de même ca

Ca aide tant que la traduction est acceptable. On sait les confessions de Michel Tournier traducteur, enjolivant les textes qu'on lui con-fiait, parce qu'il trouvait que «ca faisait mieux»: on sait la stupéfaction de Milan Kundera, lorsque ses interlocuteurs français ont loué le baroque de sa prose : son tchèque est très sobre... Mais bon, la trahison n'interdisait pas la lec-ture, sauf, parfois...

Longtemps, on m'a recommandé la lecture des *Budden* - brooks. «Chef d'œuvre de Thomas Mann» «Extraordinaire» etc. Une fois le volume acquis dans son édition la plus courante (et la seule disponible), impossible de dépasser dix pages. Un texte gluant, des phrases alambiquées, trop d'adjectifs... un brouet à peine littéraire, proprement émétique. J'ai rayé de ma mémoire le nom de la traductrice, mais je lui en veux. Je lui en veux parce que j'ai fini par lire les *Buddenbrooks*, non pas en allemand, on s'en doutera, mais dans la langue qu'on m'avait enseignée sans

trop de pédanteries et dans laquelle on pouvait compren dre les paroles au dos de Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band et qui me permettait de tenir, sur la plage, compagnie ces si jolies sœurs zétazu niennes (aux yeux bleus et aux cheveux blonds).

Et effectivement, d'œuvre», «extraordinaire» sont les mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on a refermé la dernière page, sur la mort de Hanno, dernier des Buddenbrooks, le retour de sa mère à Amsterdam (pour des duos musicaux qu'on craint incestueux, avec son père) et la so-litude de Frau Permaneder, divorcée de Bendix Grünlich, l'imposteur aux cheveux jaunes, née Tonie Budden-

brook...
Je soupçonne la traductrice française des Buddenbrooks d'être membre d'une triste in-ternationale des gâcheurs de culture allemande, dont les ramifications s'étendent jusque dans le système scolaire suisse romand. Elle m'a obligé à un long détour, pour parvenir au plaisir littéraire. Qui l'empruntera?

 $J \subset B$

Thomas Mann



Translated from the german by H. T. Lowe-Porter (que son nom soit loué !) Penguin Books 1957 586 n. nas très chei

The English nook

Jennifer Johnston

Jennifer Johnston The Railway Station Man

Penguin, 1989, 187 p., environ Frs 20.-

As is often the case with Jennifer Johns ton, The Railway Station Man is an unequivocal indictment against wars of any

World War II has left its ugly physical and psychological mark on Roger Haw-thorne, a rich Englishman who settles in a remote Irish vil-

lage on the north-west coast in order to indulge his hobby orse: restoration of disused country railway stations. he "Troubles" (in N. Ireland), on the other hand, shape the life of the central character, Helen, forcing her to co terms with the question of involvement versus isolation, around which the novel revolves. In choosing to live in a cottage facing the ocean rather than the village where she becomes acquainted with Roger, she has literally turned her back on her past and on her fellow human beings. Not out of any marked distaste for them, but because of her powerful urge to paint, an urge which has always been there. What was previously lacking was the "gumption" to yield to it; she tells her son Jack: "I didn't feel like suffering... I'd have had to uproot, learn how to be alone, wrestle with devils."

Now a widow in her late forties she has the gumption as well as the necessary freedom and a feeling that there is precious little time left in which to do it all.

Her readiness to break out of her isolation, to become emo tionally involved again, brings this subtle novel to its unhappy conclusion: she mourns "the needless dead". Her creative energy, however, is not impaired. The narrator of the opening and closing chapters is Helen, whose last words are: "On canvas, I belong to the world. I record for those who wish to look, the pain and joy and loneliness and fear that I see with my inward and my outward eye." (M. Si.)

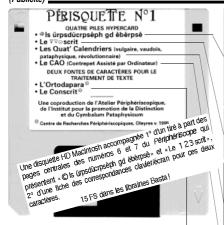
International

Pour comprendre l'histoire cubaine

Loginiopelitique qu'est Plási. Castro saccenjaguer non énorme leedership interne et un babile protagoniene international pour obtenir que TURSS decide de faire des investimentants manife de capitants et de tectmologica dum la petito Cuba.

Gauche-Hebdo, 15 juin 1995

(Publicité)



Ces deux fontes de caractères peuvent être utilisées dans les traitements de texte habituels. Il suffit de glisser le contenu des deux valises «Caractère Ortodapara© «Caractère Conscrit©» dans la valise POLICES de la valise Cette pile Hypercard permet d'apprendre à créer rapidement de brefs messages en orthographe d'apparat en utilisant une honétique simplifiée.

Pour «Le bel oiseau rouge», vous tapez «le bél wazo ruj» et vous obtenez automatiquement: «°Ison bsals huêxů rpsoûlsg». Gidouille initiale de majuscule, ls comme dans «compte-fils», on comme dans «monsieur», be comme dans «interclubs», è comme dans «poèle», hu comme dans «cacahuète», x comme dans «deux heures», û comme dans «capharnaûm», rps comme dans «corps», oùl comme dans «soùl», sg comme dans «vosgien».

Cette pile Hypercard permet de 1 fier automatiquement des Extes tenant les sons [kh], [ko], [ky], [ky] et [ky]

Exemple: "Pour les botanistes, le melon est un légume et il appartient à la famille des "rbitacces me le "bre, la courge, la pastèque et le rnichon. (Le Név :)»

La première carte de cette pile Hypercard indique la DATE VULGAIRE et donne des informations sur le jour correspondant du CALENDRIER VAUDOIS, du CALENDRIER PATAPHYSIQUE et du CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE. Une autre carte permet d'obtenir les équivalents de n'importe quelle autre date vulgaire. EXEMPLE: Mercredi, 1er septembre 1995 / 9 Schmolitz • Hypostase de la Minute Œcuménique • Occasion majeure / Primidi • 11 brumaire • Salsifis / 27 haha • Occultation d'Alfred Jarry • Fête suprême Première seconde

La pile «Le CAO (Contrepet Assisté par Ordinateur)» permet de s'initier au fonctionnement de cet art précieux

Rêves urbains

mon temps libre d'adolescent sur des terrains de basket. A côté de l'ancien gymnase de La Chaux-de-Fonds, un terrain goudronné, aux limites presque effacées, aux paniers plus tout à fait horizontaux, auxquels pendaient d'indestructibles filets constitués par des lanières de cuir, réunissait quotidiennement, dès que la neige avait bien voulu avoir l'obligeance de disparaître, assez de joueurs (âgés de 15 à 25 ans) pour des parties acharnées. Rarement sur tout le terrain, parce qu'un panier était tacitement réservé aux gamins, aux débutants, aux filles, ou à ceux que l'opinion générale tenait pour trop mauvais. (Être invité à jouer avec les «forts», que personne d'ailleurs, ne désignait ainsi était une promotion, et pas seulement sportive.)

Comme les indiens Honi

nous ne comptions jamais les points; jamais d'arbitre, aveu immédiat des fautes par le coupable, assouplissement nécessaire de quelques règles (comment compter trois se-condes lorsqu'on est plongé dans le jeu ?), défense de zone exclue, parce les équipes gros sissaient progressivement et que changer d'organisation cassait les pieds, remplacement, lors de pléthore joueurs, du défenseur qui se faisait couillonner... Personne n'avait songé à nous dire que nous faisions du streetbasket et nous aurions protesté vigoureusement si quelque édile moderniste avait songé à remplacer nos «vrais» panneaux par les ersatz miséra-bles et sous-dimensionnés que les firmes d'équipement sportif ont réussi à fourguer, prix d'or sans doute, à des municipalités assez stupides pour se laisser berner par le premier américanisme venu. Le basket prenait le meilleur de mon temps, obsédait jus qu'à mes rêves et m'a certainement aidé à ne pas em-prunter trop longtemps le chemin médiocre de l'affirmation par l'illégalité.

Chaque basketteur a son Amérique. Comme pour le hornuss, les inventeurs d'un jeu partent avec un coup d'avance. Les Zétazuniens qui l'ignore? utilisent les mêmes paniers, adoptent à peu près les mêmes règles, mais jouent un autre jeu. Le pre mier missionnaire mormon venu, qui nous avait rejoints quelques instants, un aprèsmidi d'automne, avant de retourner à ses tâches prosély-tes, nous l'avait aisément confirmé : son naturel soulicruellement empotement

Eux

Ainsi, le premier basketteur helvète venu sait où est son Eldorado. Les rues des Zétats fourmillent d'athlètes super bes, le basket est le moven de sortir du ghetto pour les victi-mes noires d'une société qui pratique un apartheid de fait. Le basket (et le sport en géné-ral) semble être la voie par laquelle se réalise le rêve américain : le rien-du-tout devient millionnaire, à la force du poi gnet. Qu'importent les études

si le biceps et les centimètres nécessaires sont là ! Mens sana in corpore sano! L'ailier qui domine les paniers serait forcément capable scolairement, équilibré socialement, et quelle saine alternative au trafic de drogue!

Cette idéologie transpire jusque dans les colonnes de la presse romande, diffusée en même temps que les tics de langage ridicules, qui veulent qu'on joue sur des *play* -*grounds*, que l'on maîtrise les fundamentals, qu'on ait un bon jump shot... Bien sur, il y a quelques trouble-fête. Charles Barkley ne cesse de dire qu'il n'est pas un modèle à suivre, que les jeunes auraient meilleur temps de s'appliquer à l'école, plutôt que de s'épuiser sous les paniers, personne ne l'entend, person-ne ne peut l'entendre, personne ne veut l'entendre. La légende, l'idéologie, continue de régner sans partage.

Au-delà de la légende dorée

Darcy Frey a suivi quatre jeunes noirs de la Abraham Lincoln High School de Coney Island. Ils forment l'ossature de la meilleure équipe de gymnasiens de la ville de New-York, jouent comme aucun Suisse ne le fera probablement jamais, rêvent tout haut d'une carrière professionnelle, consacrent tout leur temps à leur sport, sont convoités, flattés, espionnés par les recruteurs des universités... Tous les éléments sont là pour reconduire la légende dorée, mais Frey s'est frotté à la réalité, aux coups de feu qui claquent à côté des ter-rains, aux frères trafiquants, aux pères absents ou violents, aux règles de la National Col legiate Athletic Association. qui veulent qu'un joueur ait obtenu un niveau donné aux SAT, tests d'aptitudes scolaires (qui connaît les termes exacts que cache cette abréviation ?). Et l'échec est là, pour tous, même pour celui qui a fini par être recruté par une grande université, et qui va rester la plupart du temps sur le banc, regardant courir plus vite, sauter plus haut, smasher plus fort le reste de

son équipe.

City streets, dreams, on ferme l'ouvrage en n'ignorant plus rien de l'amertume de ceux qui ont cru au versant sportif du rêve américain. Et convaincu qu'on n'a pas lu un livre de plus sur le sport américain, mais bien un ouvrage politique et social, critique profond des Zétazunis postreaganiens.



City Streets Baskethall Dreams A Richard Todd Book, Houghton Mifflir Company, 1994, 230 p.

Visites guidées

9 OUVERTURE des archives soviétiques, anssi cahotante qu'elle soit, va imposer de ré viser quelques idées recues Le nombre des détenus du goulag communément estimé (environ 8 millions de détenus par an entre 1930 et 1953) de vrait être réduit de moitié. La «mortalité» concentrationnaire va également être nuancée Le simplisme qui domine la vision des «camps» y perdra, car les goulags furent régis de manière très variable, selon leur statut et les époques. Devenues objet de recherches historiques approfondies de-puis la liquéfaction du soviétisme, les déportations ont perdu de leur intérêt polémi-que et néo-philosophico-salonnard, et l'opinion se dispose à les ranger au magasin de cessoires de la guerre froide Voici néanmoins deux publications qui permettront de toucher du doigt ce que fut le malheur des zeks.

Si à Taïchet au lieu de des cendre sur Irkoutsk et de suivre le Transsibérien, vous suivez la ligne de Bratsk en direction du BAM (Baïkal-Amour, et non pas Bière-Apples-Morges, paysans de la Venoge !), vous passerez sur 300 km de voies ferrées construites par les détenus, car ce stalinien, celui d'Ozerlag, que raconte un volume de la série «Mémoires» chez Autrement

La perestroïka avait permis dès 1991 cette première recherche des vestiges, matériels et mémoriels, d'un camp, et non plus le seul témoigna-ge individuel isolé. Le rôle de l'association locale Mémorial fut déterminant, qui permit la recension des 80 établissements jalonnant la ligne de chemin de fer. Mais en pas sant au statut d'objet concret le camp soviétique s'avère dif-ficile à cerner. Il n'y a pratiquement plus de bâtiments : tout fut construit en bois, et la taïga avale tout, des tombes aux routes. La discrète et progressive liquidation des camps, sans grand épisode libérateur, sans regard étran-ger, n'a pas fixé d'événements. Il n'y a que peu ou pas de photographies, aucun

De plus, Ozerlag, significati-

central et ordonné, comme en bâtirent les impénitents busemble flottant de lieux de détention tout au long de la voie en construction. La composition des contingents en fut très hétéroclite, mêlant Baltes, prisonniers japonais, Russes de Mandchourie chassés par ces derniers, collaborateurs vlassovistes, baptistes isolés retrouvés au fin fond de la montagne, etc... Atroce à lire, mais sans doute vrai : la différence entre l'intérieur et l'extérieur des camps sous la période stalinienne (famine, misère, terreur) est ténue, bien moins marquée en tout cas qu'en Allemagne nazie. Les détenus ont vécu une variante extrême de la situation générale, mais pas une expérience d'une altérité radicale

Ce recueil d'articles contient les témoignages d'anciens prisonniers et gardiens, et même d'Evstigneev le chef du camp (portrait intéressant d'un tortionnaire, au moment où son passé n'est pas encore criminalisé). Un grand nombre d'entre eux continuent de vivre dans la région, comme s'il leur était difficile, ou sar intérêt, de partir.

De la même manière, après sa libération, Euphrosinia Kersnovskaïa est restée dans les mines de Norilsk encore sept années. Elle a consigné ses souvenirs dans plusieurs dizaines de cahiers 1500 nages en tout, illustrées de d sins faits de mémoire. Les éditions Plon proposent un choix de 250 dessins légendés, soit un extrait d'un tiers de ces mémoires, rendant le récit parfois laborieux à suivre.

Il vaut la peine de lire ce témoignage «moyen», sans pré-tentions littéraires ou politiques. Née en 1907, Euphrosinia Kersnovskaïa avait quitté Odessa après la révolution. Réinstallée en Bessarabie, la famille, de bonne bourgeoisie, fut rattrapée par l'Armée Rouge au début de la seconde guerre mondiale. Son esprit rebelle vaudra à la jeune fille une condamna-tion à la relégation, puis, à la



Deux préposés aux cuisines, des droits communs, venaient de jeter dans l'égout des latrines les ordures de la cantine de l'hôpital. Dès qu'ils s'étaient éloignés, une foule de crevards qui avaient attendu à l'arrêt, comme des chiens de chasse, s'étaient rués sur l'égout.» (Kersnovskaïa)

suite d'une fuite de plusieurs mois dans la taïga, une peine de dix ans de camp de redres-

Outre le régime pénitentiaire, on retrouve dans son livre beaucoup de la vie soviétique, comme l'incroyable gaspillage agricole engendré par la collectivisation. L'agriculture prospère de son village est détruite en quelques mois après l'occupation par des mesures ineptes, ayant déjà ravagé toute l'URSS dès 1929. Les conditions de vie en Sibérie nous montrent une société du XVIIIe, des villages de bois avec palissades, des chaussures d'écorce et un isolement presque total. Kersnovskaïa

devra effectuer les travaux les plus durs qu'on puisse imagi-ner : coupe de bois, construction, mines, avec des déplace ments fréquents et des endémies de typhus. On a affaire ici à de grands chantiers esclavagistes, qui ont joué un rôle capital dans le développement de la Sibérie.

Ayant vécu dans une certaine aisance jusqu'en 1940, elle découvre l'URSS de Staline et Béria sans avoir connu les épisodes antérieurs. Détenue apolitique, elle ne voit pas les causes et les effets, ne distingue que rarement les diffé rents types de prisonniers, et son témoignage vaut juste-ment pour cette méconnais-

sance : il v est surtout ques tion de morale, de souffrances et d'honnêteté, valeurs auxquelles elle se raccrocha constamment malgré des brimades sans fin. Plusieurs fois au bord de la mort, par inanition ou tentative de suicide, elle trouve à chaque fois d'in-croyables réserves de vitalité pour de quasi-résurrections. Comme le récit, les dessins sont faits dans un style naïf. une sorte de Tintin au goulag, qui les rendent très émouvants, mais peu conformes aux canons esthétiques actuels. Malgré la rareté des images des camps, on ne les verra donc pas souvent dans les gazettes.



Le système du Goulag : traces perdues, Sous la direction d'Alain Brossai Autrement, série Mémoires, novembre 1991 251 n env Frs 40 -



Coupable de rien de ma vie au goulag Plan 1994 253 n Frs 64 40

Fantômes du ghetto de Varsovie

Varsovie a cherché à y retrouver le ghetto, à dre la mesure de cette géhenne fichée au cœur d'une capitale européenne du XX° siècle. Quiconque n'a rien trouvé. On ne peut pas voir

aujourd'hui le ghetto. On sait tout au plus qu'il était par là, au pied de l'écrasant Palais de la Culture, vertigineux building stalinien, dans ce quadrillage de grands blocs qui seraient tranquilles et

verdoyants s'ils avaient été

S. Santage

ENDRES IN NO.

truction. Il y a bien quelques monuments, mais le paysage, à qui s'efforce de le regarder attentivement, ne témoigne pas de grand-chose : les immeubles d'avant-guerre ont été rasés dès l'insurrection juive, la ville a été anéantie lors des batailles de 44, les noms et les tracés des rues ont été modifiés. Evidemment il n'y a plus de mur, plus de barbelés, plus de porte d'entrée (1).

L'ouvrage de Rymkiewicz chevauche les genres. Ce niroman-ni-récit fut écrit en Pologne à la fin des années quatre-vingts, Jaruzelski régnant. Son titre original est Umschlagplatz, le nom donné par l'administration nazie à la gare d'embarquement située au nord du ghetto de Varsovie. Cette gare, lointain pseudopode du camp de Treblinka, fut le siphon qui aspira la population juive. De cet-te petite gare, il ne reste rien, absolument rien.

Partant de cette porte de l'enfer, Rymkiewicz mêne une enquête de terrain, très con-

quais, leurs fonctions, le déroulement des opérations, les limites du ghetto, percevoir dans les maisons ou dans le sol des traces de l'épreuve. La reconstitution est mêlée de discussions avec les proches de l'auteur et quelques survivants (2), et d'autre part de dialogues imaginaires d'intellectuels juifs, en vacances dans une maison de repos en été 1937, avant la fin de leur monde, voire même bien plus tard survivants à New York De la tension entre le possible de ces existences encore ouvertes, et les ruines d'aujour-d'hui, Rymkiewicz fait naître une dimension tragique, accentuée par les nombreuses inquiétudes sur le sacré, la volonté divine, le destin qui parsèment le livre : un Polo nais catholique tente -avec honnêteté mais avec difficul-té- d'intégrer l'holocauste à son histoire personnelle et à celle de son pays.

Cinq à six millions de fantômes hantent la Pologne, Comment vivre quand on a été té-moin –impuissant, indifférent ou profiteur, la question n'est pas là- d'un crime inexpiaabsents? Que devient un pays quand il perd une part de lui-même sans se l'avouer ? Grattez derrière la bonne conscience, il y aura toujours un fond de remords, un air de soupçon, à Varsovie comme ailleurs.



roslaw Marek Rymkiewicz La dernière gare 10/18. novembre 1993

(1) La mémoire des villes est ri-che, mais pas toujours complète. Pour prendre un exemple plus proche et certes moins tragique, est-ce qu'il faudra bientôt chercher où passait le Mur de Berlin?

(2) Dont Marek Edelman, un monument à lui tout seul, ayant vécu de l'Organisation juive de Combat à Solidarnosc.

«Zone contaminée» disait le panneau, en toute simplicité, (Joe Hevdecker, Un soldat allemand dans le ghetto de Varsovie, Denoël, 1985)

La jeunesse d'un clerc

ES historiens ont eu une réputation, long-temps justifiée, de discrétion: ils ne se racontaient pas volontiers. Puis sont venus, dès la fin des années 1970 les succès éditoriaux de la «Nouvelle Histoire» et, en corollaire, la médiatisation de quelques brillants sujets, les Duby, Le Goff et autre Leroy-Ladurie. Dans la foulée, les historiens découvrent les joies de l'autobiographie; ils y goûtent tant qu'ils s'autorisent même le luxe de créer un genre nouveau et à eux réservé: l'ego-histoire

Certains pourtant résis-taient. C'était le cas de Pierre Vidal-Naquet. Il aura fallu l'insistance réitérée de quelques amis pour qu'il consente à écrire ses mémoires. Encore envisageait-il de raconter certes ses activités d'historien spécialiste de la Grèce ancienne mais avant tout son par cours de militant contre la torture et contre la guerre d'Algérie. Une fois le travail commencé pourtant, l'histo-rien s'est aperçu que pour rendre compréhensible la partie publique de son existence, il devait s'attarder plus longuement que prévu sur les années de formation.

Pierre Vidal-Naquet naît le 23 juillet 1930, à Paris, rue de Varenne dans le faubourg Saint-Germain. Il est l'aîné d'une famille de cinq enfants. Bourgeoisie aisée: son père est un avocat connu, ami de plusieurs ministres et d'Albert Lebrun, président de la République. Ses oncles sont chirurgien, grand commis d'Etat, industriel, sans ou-blier l'habituelle tante célibataire excellente pianiste... Pierre connaît l'enfance protégée, classique de ce milieu: ambiance cultivée où l'art, la tragédie grecque ou l'opéra wagnérien sont des thèmes de discussion lors des repas, apprentissage précoce des langues au contact de gouver-nantes allemandes puis anglaises, vacances au bord de la mer, en Bretagne, à Mar-seille, à Martigues... Il fera des études bien sûr: du plus loin qu'il se souvienne, le petit Pierre n'a jamais imaginé autre chose que de devenir un «grand intellectuel».

Cette famille était-elle une famille juive? Oui, par son ré-seau de solidarité endogamique: tous les couples de la génération de son père sont juifs, sauf un oncle qui a épousé une chrétienne, chanteuse à l'Opéra comique de plus, ce qui avait fait scandale. Mais la plupart d'entre eux ne pratiquent pas, et fêtent Noël plutôt qu'Hanouka ou Yom Kippour. C'est la guerre et l'antisémitisme qui impose ront aux Vidal-Naquet leur

La guerre

Le nère mobilisé en sentembre 1940, les Vidal-Naquet s'installent en Bretagne. En juin 1940, paniqués par les rumeurs qui disent l'arrivée des Allemands imminente, ils se décident brusquement à partir pour Marseille. Le voyage sur les routes de France encombrées par l'exode se déroule dans des conditions catastrophiques: le petit Yves Vidal-Naquet, un bébé de 6 mois, n'y survit pas.

A Marseille, la vie continue Pas tout à fait comme avant pourtant. Les enfants reprennent l'école, où le jeune Pierre apprend à se faire traiter de «sale juif». Lucien, le père, est souvent à Paris, et travaille tant que cela est possible. Résistant, gaulliste, il a, dès la fin 1940, adhéré au groupe dit du «Musée de l'Homme». En mai 1942, il se voit interdire l'exercice de son métier; il ne quitte plus alors Marseille. Contrairement à quelques cousins qui s'en vont pour l'Amérique ou l'Afrique du Nord, il refuse de se cacher, par «crainte d'être ou de paraître lâche». Dénoncés, sa femme et lui sont arrêtés par la Gestapo le 15 mai 1944. Déportés à Drancy, ils furent ensuite transférés à Auschwitz-Birkenau, pour n'en jamais revenir... Avertis par des voi-sins, les enfants s'échappent; ils sont pris en charge par la famille, qui peut compter aussi sur des réseaux protestants dont la solidarité, aujourd'hui encore, émeut Vidal-Naquet. Cucuron, Saint-Agrève, Dieulefit sont les étapes de l'exil qui dure jusqu'à l'automne.

En octobre, les enfants regagnent Paris libéré, vivent dans l'appartement de leur grand-mère, entrent au lycée. Le réseau familial se reconstitue peu à peu, plusieurs cousins quittant leur refuge pro-vincial pour regagner la capitale. Mais toujours pas de capitale. Mais toujours pas de nouvelles de Lucien et de sa femme. L'attente terrible, douloureuse à force de s'accro-cher à un faible espoir, ne peut pas durer; en octobre 1945, le jeune Pierre doit se rendre à l'évidence: ses parents ont disparu dans le brouillard des camps. Plus que les péripéties dues à la guerre, cette séparation brutale marque pour l'adolescent l'effondrement d'un monde. une brisure à jamais ouverte, qu'aujourd'hui encore il ne eut «ni comprendre ni assu-

Il faut trouver la voie

Malgré des pressions familiales renouvelées, Naquet se refuse à faire du droit pour devenir avocat. Il aime trop la philosophie, l'histoire, la littérature, l'art, et ses professeurs du lycée Henry-IV sont si brillants:

Petit-Rocher 4 Lausanne

André Alba, Jean Beaufret. Avec ses amis, Pierre Nora, Noël Alexandre, il lance en 1948 une petite revue qui ne connut que trois numéros mais qui les mit, transis d'admiration, en contact avec le poète René Char. La littérature! Vidal-Naquet écrit des poèmes et rêve: ne dirige-t-il pas une revue qui publie Char? Pourra-t-il concilier cette passion avec ses études Quelques expériences malheureuses, un professeur catastrophique, des analyses de textes pédantes qui tuent la magie de l'art: le jeune hom-me en est vite convaincu, il n'enseignera pas la littératu-

C'est en été 1951 que Vidal-Naquet trouve la voie, conciliant philosophie et histoire: pour son travail de diplôme, il va étudier la pensée de Platon par un biais inattendu: l'historicité de l'homme –que refuse précisément le fameux phiophe. Ce choix détermine toute sa carrière, puisqu'il va devenir un spécialiste de l'histoire intellectuelle de la Grèce antique. Sans jamais s'y enfermer pourtant: la guerre d'Algérie toute proche donne au fils de déportés l'occasion d'agir courageusement contre la torture. Ce sera l'objet d'un deuxième tome de Mémoires qui devrait être passionnant.

> VIDAL-NAQUET Mémoires

> > Pierre Vidal-Naque

Seuil-La Découverte, 1995, 300 p., Frs 40.30

Faits de société

Informations

inquiétantes

(Annonce):



sur l'état de SOUSalimentation des classes Are Principles Denies Press Handland Denies (NO. dominantes

«Mes principaux clients sont les entrepreneurs, les avocats et les notaires, et ils se sont tous serré la ceinture.>

Daniel Manuel, épicier à Lausanne in 24 Heures, 10 juin 1995



Marie-Claire Bergère Sun Yat-sen Fayard, avril 1994, 543 p., Frs 50.60

Il avait voulu ouvrir la Chine sur l'Occident, favoriser le développement industriel et technologique en attirant les Occidentaux dans la zone côtière, donner un élan décisif à l'entreprise privée et con-

server la paix sociale. Non, vous ne lisez pas la nécrologie de Deng Xiaoping, mais le bilan politique du premier président de la république chinoise, Sun Yat-sen.

Ce fils de paysans, d'abord entretenu par son frère commerçant à Hawaii, converti au christianisme, exclu du cursus chinois, est un véritable outsider politique et culturel, qui sera d'ailleurs en conflit avec les élites traditionnelles, les lettrés réformistes et les intellectuels révolutionnaires. De son vivant, il ne connut guère que des échecs : arrivé à son but après une longue carrière militante, Sun quitta la présidence au bout de six semaines pour devenir directeur des chemins de fer chinois, et mettre en place un plan de développement ferroviaire grandiose et utopique.

Sa ligne politique apparaît comme brouillonne, voire oppor-tuniste. Très tôt révolutionnaire, anti-impérialiste mais d'abord surtout opposé à la dynastie mandchoue, démocrate socialisant de conviction mais putschiste en pratique, nationaliste mais toujours à la recherche de mercenaires. Les besoins financiers d'une telle politique le firent dépendre de l'aide étrangère plus que d'un soutien populaire. Il négocia ainsi, et parfois en même temps, des appuis chez les mar-chands chinois d'outremer, les Japonais, les sociétés secrètes, les Français, les Américains, la nouvelle armée impériale et, peu avant sa mort, auprès de la toute récente Internationale communiste. L'ouvrage de Marie-Claire Bergère le décrit comme chrétien avec les missionnaires. confucéen avec les lettrés, républicain avec les démocrates et anti-impérialiste avec les kominterniens. Chinois il fut.

Le principal intérêt de cette biographie est de ne pas sélectionner un aspect univoque du personnage –Sun nationalis-te, Sun démocrate, Sun pro-communiste– mais tout ensem-ble, et souvent de manière contradictoire, ce qui est certainement plus proche de la vérité. La vénération du personnage, père de la nation, est égale en intensité, bien que différente en contenu, à Pékin et à Taïwan. Ce côté œcuménique pourrait faire de lui la figure tutélaire d'une future réunification de la Chine. Ses convictions démocratiques, c'est autre chose... (C. S)

Voyage dans les Alpes

Jemima Morrell Voyage dans les Alpes Cabédita, 1995, 177 p., Frs 39.80

Rigi-Kulm, 9 juillet 1863 Chère maman,

Tout va bien, même și je suis un peu fatiguée. Ce matin, nous avons été réveillés à trois heures par un joueur de

cor des Alpes, instrument étrange mais réveille-matin efficace, tu peux m'en croire. A peine le temps de boire notre thé que nous nous élancions à l'assaut du Rigi pour arriver au somment au moment du lever du soleil. Spectacle inou bliable: ce mur de montagnes immaculées, à l'éclat du marbre au milieu d'un ciel bleu et clair, tient plus du divin que de l'humain... Pendant trois heures, nous nous extasions devant ce panorama, sans écouter les jérémiades du docteur Watts, qui ronchonne qu'il se les gèle, qu'il a faim, qu'il veut rentrer et qu'il doit dormir encore. Ce brave n'était pas au bout de ses peines: en redescendant, nous sommes attaqués par une nuée de petits mendiants; Mary et moi nous nous échappons en riant mais le docteur est assiégé et ne peut se débarrasser des enfants avant d'avoir acheté à prix d'or cinq bouquets de fleurs défraîchies... Pauvre docteur, qui jure que jamais plus il ne quittera l'Angleterre! Demain, départ pour Lucerne où M. Cook nous a réservé un

hôtel d'où la vue sur le lac est paraît-il sublime. Puis nous prendrons le train pour Neuchâtel, dernière étape helvétique, avant Paris et le retour à Londres où nous arriverons le 18 juillet. Tu n'auras donc plus longtemps à te languir de ta fille préférée qui se réjouit de te raconter Grindenwald, Giessbach si pittoresque et tant d'autres merveilles.

Love. Jemima (p.c.c. A.C.)



Marie-Thérèse Join-Lambert & al. Politiques sociales Presses de la fondation nationale des sciences politiques et Dalloz, 1994, 571 p., Frs 58.80

Gros livre, franco-français, sorte de bible de ce qu'est la politique sociale

dans ce pays, de la révolution indus-trielle à nos jours. On peut y cerner l'évolution d'une assistance privée à une assistance publique, d'une aide basée sur le secours en cas de besoin, à la notion de revenu minimum d'insertion.

A garder comme référence, mais pas à lire comme un

Antonio Tabucchi Pereira prétend

Trad. de l'italien par Bernard Comment Christian Bourgois, 1995,220 p., Frs 31.10

Dans un guide touristique qu'il écrivit vers 1925 sur la ville de Lisbonne (ré cemment traduit en français : Lisbonne. éd. Anatolia, 1995), l'immense Fernando

Pessoa a jugé utile, allez savoir pourquoi, d'inclure un bref chapitre consacré aux divers journaux que compte alors la capitale (il n'y mentionne pour l'essentiel que leur adresse et leur couleur politique).

Soixante-dix ans plus tard, l'Italien Antonio Tabucchi. éminent spécialiste de Pessoa, lui rend une fois de plus hommage et consacre un roman poignant à la figure d'un journaliste lisboète, le dénommé Pereira. Personnage de fiction venu un jour visiter son créateur, comme Tabucchi s'en explique dans la postface du livre, Pereira est un homme dont la vie sans saveur donne à voir, l'air de rien. les tensions que doit supporter un homme de bien lorsqu'il vit dans un climat d'oppression.

Lisbonne, été 1938. Le régime salazariste est installé, la presse surveillée. Vieux routier de la chronique des faits divers, Pereira vient de se voir confier la page culturelle d'un nouveau journal, catholique et bien-pensant; un journal qui lui ressemble, prétend le lecteur. Il n'y a là pas de quoi bousculer les habitudes de ce veuf attaché au souvenir de sa femme, à qui il se confie quotidiennement par l'intermédiaire de son portrait dans l'entrée de l'ap-partement, et pour qui les joies de l'existence consistent à boire de la citronnade trop sucrée et à manger des omelettes aux fines herbes, ce qui ne convient pas à son cœur malade. Pereira attend la mort, priant pour qu'elle ne soit pas suivie d'une résurrection des corps, du sien en parti-

Mais il faut bien donner de la substance à sa page culturelle. Tombé par hasard sur la thèse d'un jeune philosophe consacrée à la mort, Pereira l'engage à titre de stagiaire afin qu'il rédige les nécrologies anticipées d'écrivains célèbres. Catholiques et présentables il va de soi. Le stagiaire se montre talentueux mais ses articles impubliables par les temps qui courent. Et voilà Pereira remplissant la page placée sous sa responsabilité de traductions de son cru de romanciers français du dix-neuvième.

Pereira prétend bien faire. Or une dictature est experte dans la détection d'écrits subversifs. Oscillant entre les réprimandes de son directeur et la fascination qu'exerce sur lui le jeune stagiaire, militant antifasciste contraint à une semi-clandestinité, notre paisible journaliste sera ap pelé à faire des choix, «Nous aussi nous avons notre oppo sition, c'est une opposition silencieuse, peut-être parce que nous n'avons pas Thomas Mann, mais c'est tout ce que nous pouvons faire» prétend Pereira. La construction implacable de ce roman montrera comment il sera amené à réviser ce jugement respectueux à plus d'un titre.

Personnage dénué de charisme, Pereira prend pourtant une forme emblématique de résistance à l'État partial. Rien d'étonnant à ce que ce livre ait remporté un grand succès dans l'Italie de Berlusconi. Rien de plus désolant que de se dire que seule l'Italie de Berlusconi est concernée par la figure de cet homme qui s'obstine à prétendre.

The World According to Berlitz

ERTAINS (1) peuvent éprouver quelques dif-ficultés à faire, lors de vacances en pays étranger et balnéaire, des contacts rapprochés avec des membres «of the opposite camp», comme disait Frank Zappa. Le «Zig-zig, Mamazelle ?» et les diverses techniques du corps qui lui sont afférentes, peuvent se ré-véler *très* contre-productifs, au-dessous d'un certain taux d'alcoolémie. D'autre part, en-tretenir l'objet de son désir des difficultés que vous avez rencontrées pour comprendre la démonstration de la théorie de la relativité par Einstein lui-même ne sera pas forcément efficace. Une physicienne vous classera parmi les ploucs définitifs et avec un professeur de littérature, le flop est aussi assuré.

Sens commun

Les imaginatifs tireront sans doute des circonvolutions de leur cervelle, matière (grise) à conversation variée, romantique, passionnée, drôle, qui leur ouvrira le cœur, voire la chambre de leur(s) Dulcinée(s) estivale(s). Pour les empotés, il peut être bon de se laisser mener par la main. A cette fin, le *Grec pour le* voyage, de Berlitz, propose une série de locutions efficaces, qu'on ne manquera pas de mettre en pratique, face à cette Hellène au profil de Mé-nade, qui semble s'ennuyer à sa table (2).

Manœuvres d'approche :

- qa qèlatè èna tsigaro ? [«Voulez-vous une cigarette?»]
- èkhètè fotia parakalo ? [«Avez-vous du feu, s'il vous plaît ?»] Deux approches un peu risquées si vous avez af-faire à une militante écologiste psycho-rigide, à une Américano-hellène, ou si le dernier incendie de forêt vient seulement d'être maîtrisé, après avoir tué deux pompiers.
- boro na sass fèro èna poto ? [«Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?»] Le classique dépourvu du moindre danger,

la militante de la Croix-bleue pourra sauter sur l'occasion pour tenter de faire de vous un teetotaler, après avoir commandé une limonade gazeuse ou une menthe à l'eau: les autres seront peut-être rassu-rées d'une telle platitude.

Plus subtil, mais dans d'autres circonstances :

sinng**ghno**mi qa boro us satè na mè voïqissètè parakalo ? èkho khaqi. boritè na mou diksètè to dromo yia to ... ? [«Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît ? Je me suis égaré, pourriez m'indiquer le chemin de...?»] Fait appel aux découvertes les plus élémentaires de la psychologie de boulevard, qui veut qu'une femme ne puis résister à un homme qui lui demande de l'aide

Le vif du sujet?

Passons maintenant aux choses sérieuses

– pèri**m è**nètè **ka**pionn ? **is**tè èl**èf**qèri a**po**psè ? [«Vous at-tendez quelqu'un ?» «Etesvous libre ce soir ?»] Ceci peut tout déterminer. Si un balèze au regard charbonneux, et peu amène, risque de se pointer, il faut revenir à :

- èkho khaqi, boritè na mou. etc., cf supra.

Par contre, une réponse positive amènera des locutions à charge sexuelle graduée :

pamè to kinimatografo ? [Grade 1: «Si nous allions au cinéma»]

qa **qè**latè na **pa**me na kho rėpsoumė ? ksėro mia kali diskoqiki! [Grade 2 : «Voulezvous aller danser ? Je connais une bonne discothèque.»]

VERNISSAGE LE 18 OCTOBRE DÈS 18H

- qa qèlatè na pame volta ma to aftokinito ? [Grade 3 : «Voulez-vous faire une promenade en voiture ?»] Ce dernier nettement plus osé, American Graffiti est aussi passé en

DESCRIPTION OF THE PARTY OF THE

Plus fort

 ti ora fèvyi to tèlèftèo trèno sass ? [Grade 4 : planificateur : «A quelle heure part vo-

[Grade 5, inquisiteur, totalement désintéressé, bien sûr «Habitez-vous chez vos pa rents? Habitez-vous seule

Voile pudique

Comme chez Molière, l'appro-

– èfkharis**to i**tann **mi**a i**pè**ro-khi vradi**a** ! dia**s k è**dassa **pa**ra po**li**. [«Merci. c'était une soirée merveilleuse! Je me suis beaucoup amusée.»]

Et. l'espoir naissant à l'aube.

– bo**ro** na sass ksana**do** avrio ? [«Puis-je vous revoir

masculine, à l'exception de l'expression obligatoire d'une satisfaction béate, qui sied apparemment aux femmes. Il faut se reporter à la page con-

chera : «C'est tout ce que tu trouves à me dire chausse du deux, celui-ci !», «Et ta sœur, elle habite chez ses parents ?». Les lectrices

tre dernier train ?»]. Encore plus fort : mènètè mè tin ikoyènia

sass ? ou : mènètè moni sass Le doniuan priera pour que la deuxième proposition obtien-ne une réponse positive.

che semble épuiser le sujet. Les mots manquent dès maintenant, à qui la parole ? Au body language, ou au bodybody? On laissera le lecteur donner libre cours, dans ce domaine, à son imagination, se représenter ou échafauder à sa guise et selon ses moyens propres, la substance des relations qui se cloront, peut-

séducteur satisfait ou encore frustré avancera:

La parole ici est donc toute

sacrée aux «Urgences», en fin de volume pour trouver :

stamatistè i qa fonakso ! [«Arrêtez ou je crie!»].

Mais c'est en vain qu'on cherdevront se contenter d'un seul

fiyiètè! [«Allez-vous-en!», «Casse-toi» en français moderne] dépourvu de tout épithète vigoureux comme «Connard!, Frustré! Impuis-

Car dans le monde selon Berlitz, les rôles sociaux sont pour les siècles des

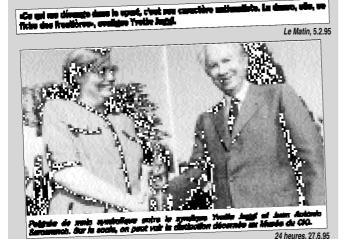


Une publication des Guides Berlitz. 1987, 192 p. Pas che

- (1) Ce qui suit considère uniquement la part masculine de l'humanité, mais peut être lu par les individus de l'autre
- genre.
 (2) Il est impératif que ce genre de locutions soient accessibles à tous, nous donnerons donc ici la seule transcription phonétique utilisée par Berlitz. Le q se prononce comme le th anse prononce comme le th an-glais de thing; d, comme celui de this. Les lettres en gras doi-vent être accentuées (très im-portant). Toutes les phrases ci-tées sont tirées des pages 95 et suivantes du Grec pour le

Faits de société

Informations inquiétantes sur la rapidité des effets de l'intoxication olympique



(Annonce) :



 $6 - {}_{L}A_{D}ISTINCTION$

Septembre 1995

Petit-Rocher 4 Lausanne

Guide des piscines non couvertes d'Islande, édition 1995



Appréciations

- (*) Bof!
- Peut faire mieux...
- * Bier
- *** Ah! C'qu'on est bien quand on est dans son bain...
 - haou!



	Description	Commentaires	Appréciation finale
Reykholt	Bassin 25 m + 2 Hots pots, dont un avec des bulles. Jeux à disposition. Toboggan.	Pas mal (chaud, très chaud). Ouvert jusqu'à 22 heures, à côté du camping (froid, très froid). Le poète Snorri Sturluson, au XIII ^s siècle, se réunissait ici : manière de mettre ses amis dans le bain.	**
Laugarvatn (le lac des Sources Chaudes)	Lac avec une source d'eau chaude qui se jette dedans (plouf !).	Abords peu ragoûtants et milliards de mou- cherons qui vous pénètrent dans tous les trous, les cochons. Ne fait pas envie du tout.	(*)
Hella (elle a)	Bassin 25 m + 2 <i>Hots pots</i> , dont un avec des bulles et un bouton pour les enclencher. Bain turc. Jeux à disposition.	Nickel bleu ciel. Le savon, à disposition comme partout en Islande dans les douches, a ici une odeur de savon.	***
Landmannalaugar	Rivière chaude, dans la montagne, avec un petit parapet où se changer. Galets, fleurs et algues.	Joli, bucolique, mais seulement pour coura- geux : se déshabiller dans le vent (frais) est un exploit digne d'un Viking ou d'une Walky- rie.	***
Kirkjubaerjarklaustur (prononcer : Kirkjubaerjarklaustur)	Bassin 25 m. Jeux minables à disposition.	Piscine assez chaude dans son genre, mais un peu décevante. L'hôtel Edda à côté sert une nourriture tout à fait oubliable à des prix inoubliables. Kirkjubaerjarklaustur se trouve dans le district de <i>Sida</i> .	*
Egilsstadir	Bassin 25 m + 2 Hots pots + 1 pataugeoire. Jeux à disposition. Toboggan. Grande et belle piscine toute neuve.	Dans toutes les douches des piscines islandaises, il y a un croquis qui indique où exactement il faut se savonner avant d'entrer (tête, aisselles, zizi, pieds). Ici, les panneaux sont plus neufs (et plus roses) qu'ailleurs.	***
Reykjahlid	Bassin 25 m + 2 Hots pots.	Plein de touristes en voyage organisé qui en ont marre de manger tous les jours des côtelettes d'agneau et des patates. On en a vu qui essayaient de soudoyer leur cuisiniè- re à coup de röstis. Obscène.	**
Akureyri	Bassin de plus de 25 m + 2 Hots pots + 1 pataugeoire pour petits et 1 pataugeoire pour grands + bains turcs très chauds. Jeux à disposition. Toboggans extraordi- naires.	Le must, à ne rater sous aucun prétexte. La vue sur les montagnes encore enneigées donne à ce bain chaud un cachet particulier et même quelque peu mystérieux (comme l'étoile).	****
Hveravellir	Rivière chaude, avec une petit bassin très chaud aménagé dans la montagne.	Froid dehors, chaud dedans. Un problème : les cailloux ne sont pas assez lourds pour retenir les habits dans le vent, et aller les chercher au loin n'est pas une sinécure. Le hit : se baigner à minuit en buvant un coup de Brennivin. Skol!	***
Geysir	Bassin 25 m (trop froid) + 2 micros Hots pots pas si hots que ça.	Minus, minable, décevant. En plus, on ne voit même pas, de la piscine, le geyser qui surgit à moins de 100 m.	(*)
Reykjavík	Bassin de plus de 50 m + 4 Hots pots (dont sans doute le plus chaud d'Islande (45°)) + 1 pataugeoire pour petits et 1 pataugeoire pour grands + bains turcs assez chauds. Jeux à disposition. Toboggans moyens.	Le style rappelle Bellerive Plage. Piscine urbaine, jolies Islandaises et grands Islan- dais tous très blonds. – <i>Talid pér frönsku</i> ?	***

Faits de société

Informations inquiétantes sur l'évolution de la météo en Norvège après les inondations

Le Nouveau Quotidien, 3 juillet 1995



Chasse aux fauves

Retour de Locarno

La compétition, si décriée par les journaux romands, recelait néanmoins assez de bonnes surprises pour que le choix du jury en soit une mauvaise. Seul le Foulard bleu de la réalisatrice iranienne Rakhshan Bani-Etemad mérite le Léopard de bronze qui lui a été attribué. Ce film s'inscrit d'ailleurs dans la tradition du festival: approche tout en délicatesse d'une autre mentalité, bonnes intentions et message humaniste en font le digne héritier d'une manifestation qui se veut différente, ouverte au monde, c'est-à-dire à des cinématographies exotiques et exigeantes. Comment expliquer dès lors que les Léopards d'or et surtout d'argent viennent récompenser des films qui n'en ont pas besoin, des films dont la carrière est déjà toute tracée et qui trouveront leur public, Locarno ou pas?

Pour Raī, qui empoche la récompense suprême, passe encore: le film est intéressant, touchant même, crédible malgré quelques maladresses (notamment le choix de Tabatha Cash, dont la poitrine siliconée et la plastique irréprochable valent certes le détour, mais qui n'a pas l'air arabe pour deux sous et est aussi crédible que vous et moi en beurette de banileue). Le film du Français Thomas Gilou est toutefois plat, tant dans la forme que dans le fond. Si on ne saurait lui reprocher d'être à la mode puisqu'il l'a devancée (les films sur la banileue vont squatter les écrans ces prochains mois), on ne peut s'empêcher de le comparer à la Haine, qui est autrement plus fort, plus original, et qui, par sa stylisation, parvient, lui, à dépasser son sujet.

Mais le véritable scandale, c'est ce Léopard d'argent qui tombe dans l'escarcelle de *Panther*, un film racoleur, manichéiste et grossier, de Mario Van Peebles, qui ne recule devant rien pour convaincre le grand public. Si on ne connaît rien au "black power", on n'est pas sûr d'en savoir davantage après, tant la ficelle est prosse et le traitement sujet à caution.

Cinéma politique, festival engagé, pouvait-on lire ici ou là pour justifier ce palmarès. Cinéma commercial plutôt. C'est allieurs qu'on pouvait trouver le vrai
courage, le véritable engagement, celui qui fait peur au pouvoir, celui qui drange la société. L'amour plus froid que la mort de la réalisatrice turque Canan
Gerede est ainsi un film en danger, tourné dans des conditions pénibles: un attentat a tué le producteur, des menaces de mort ont détourné du film la première actrice choisie pour interpréter le rôle de Belgin, cette chanteuse turque qui,
pour s'être révoltée contre les interdictions maritales, a perdu sa beauté, puis la
vie. La réalisatrice a tenu bon, trouvé une autre actrice, magnifique, pour braver
la mort avec elle et réussi un film coup de poing, qui nous émeut et nous transporte. C'est une histoire vraie, mais c'est bien égal, c'est surtout une leçon de
cinéma, un de ces films qui font rêver. Rêver à un festival véritablement différent, qui oserait récompenser des films politiques plutôt que politiciens. (V. V.)

Nos publications encore disponibles



Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie 1988, 80 p., Frs 10.-



Pas terrible, terrible feuilleton littéraire 1990, 50 p., Frs 7.-



LogoMachine™, machine à rédiger les éditoriaux de Jacques Pilet disquette Macintosh, 1990, Frs 20.-



Citations du Président Philippe Pidoux doré à la main, signet en nylon, 1991, 16 p., Frs 5.–



Distinction Publique Bimensuel romand 1992, 8 p., Frs 3.65



La Nouvelle Distinction Revue européenne mais romande 1994, 20 p., Frs 4.-



Orchidée facile™, programme automatique de restructuration permamente disquette Macintosh, 1995, Frs 20.–

Je vomis absolument tout ce que je mange, je suis très faible, trente-huit cinq, diarrhées... On diagnostique une forte déshydratation! Sans blagues! Je bois des litres de jus d'orange salé que je chie au fur et à mesure. Mon foie me fait mal, courbatures, j'ai mal partout. Je dors trop lourdement et ie n'ai plus de courage. Merde,

Un peu mieux. Je dors toute la journée, mais je ne peux rien manger. Je change de chambre, la nouvelle est un peu mieux climatisée.

On part dans dix jours. Heureusement, il n'y a plus de mauvaises nouvelles du Panjhir. Rabbani, le chef du Jamiat Islami en exil à Peshawar a enfin pris en considération ce qu'on lui dit et a retenu ses troupes. Les mudjahiddins viennent nous voir tous les jours. Je reçois une médaille porte-bonheur avec un verset du Coran de Mohammed Feda.

Je suis faible, mais mieux : je dors bien et je goûte de délicieux gâteaux aux noix. J'ai pourtant à nouveau déposé un ou deux kilos.

Vendredi. Jour de congé et de luxe à l'Intercontinental Hotel! Pardon! Piscine et tout et tout, ça repose et ça change. On est bien. Beaucoup d'Européens (toutes proportions gardées), des gens du CICR et autres Suisses. Je me sens mieux, un peu fatiguée : plus de nausées, moins de dysenterie, prête à partir, quoi!

Mohammed Feda, un des mudjahiddins qui doit nous accompagner arrive avec un traducteur. Nous apprenons que celui qui nous sert d'interprète, Abdullah, serait en fait payé par les Soviétiques pour infiltrer le Jamiat. Mohammed Feda ne pourra pas venir avec nous, car il ne recevra pas d'armes. Il a peur d'un coupe-gorge et d'un piège où les combattants du Jamiat seraient dés-armés et livrés aux Soviets. Nous envoyons d'urgence un télex à MSF à Paris. On nous rappelle le soir par téléphone et on nous tranquillise. Pourtant, l'angoisse

Nous cousons les derniers sacs. [Pour pouvoir emporter tous les médicaments, nous avons dû confectionner des caisses en carton, isolées par des feuilles de plastique. Par-dessus, nous cousons de grandes pièces de jute et nous les encordons pour un transport plus facile.] Belle journée. M. Feda rayonne : il recevra tout de même une arme. A l'Intercontinental nous nous reposons et mangeons des douceurs. Le soir nous rions beaucoup : détente avant de partir. Enfin, une caravane se prépare à Parachinar. Serait-ce la nôtre?

Petit déjeuner à huit heure et demie : une heure de sommeil de rab! Des Afghans nous racontent qu'un enfant de quatre ans a mis le feu à un tank rouge à Kaboul, preuve, pour eux, que l'Afghanistan ne tombera jamais !

On part vendredi 27, enfin!

25. 5.

Excitation chez Pacha, il faut tout finir à temps. M. Feda vient nous aider.

Dernier passage à l'Intercontinental avant le départ. Nous laissons nos passeports à un délégué du CICR. Nous n'emporterons que des copies. [Nos documents prouveront, le cas échéant, que nous sommes bien partis de Peshawar, interdisant aux Soviétiques de faire com me si nous n'existions pas.] Le CICR nous donne en plus des cartons de pansements.

20 heures : pas de départ avant samedi

Pas de départ avant dimanche. Ils doivent avoir une autorisation du gouvernement pour le camion. Quels cons! Ils le savaient avant!

Nous écrivons, en riant beaucoup, un Guide du Routard de Peshawar. La journée est tranquille, mais j'en ai ras le bol de tout le monde. Marre, marre, marre, des Pakistanais, ils sont trop pénibles.

Samedi, au bazar, nous achetons riz, sucre, thé, sel, lait et cinq kilos de fruits secs. Un mec bizarre nous offre à fumer. Après, il nous dit que c'est de l'héroïne. Je me sens mal à l'aise, trop naïvement piégée. J'écris beaucoup : dix-huit cartes postales.

C'est étrange, on part avec Abdullah, mais il appartient à une autre caravane. J'achète un costume d'homme, je bois un xième jus d'orange. Je revois l'imprimeur qui m'offre à chaque fois une boisson ou quelque chose. Cette fois-ci, il me donne un bouquin pour apprendre le persan, relié par un petit vieux, presque aveugle et boiteux, qui a essayé de se suicider déjà trois fois

Nous revoyons les Afghans voisins de l'hôtel à qui on dit le but de notre voyage. Quelle reconnaissance et quel changement dans leur comportement. Des anges! Tellement heureux de ce que l'on va faire. [Au début, ils se méfiaient un peu de nous. Leur boutique était une vraie

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son Journal d'Afghanistan, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches



caverne d'Ali Baba, où j'aimais chercher des tissus bro dés. Je leur disais que j'étais là comme touriste. Mais à la veille du départ, ou presque, je ne peux m'empêcher de leur dire la vérité.

Dans la chambre d'hôtel, je m'entraîne, avec les autres filles, à marcher avec le chadri. Je ne vois que devant moi, par la fine grille brodée, je ne devine pas mes pieds et j'ai peur de trébucher dans la rue. Jusqu'à la frontière, les filles devront porter cet accoutrement pour ne pas se faire repérer. La zone que nous devons traverser avant d'arriver là-bas est interdite aux touristes et fort dange

Lever tardif, 10 heures; on attend toujours, les garçons devraient partir aujourd'hui. Voilà trois jours qu'on nous dit qu'on part, guerre des nerfs. Il y a des conflits dans le territoire du Nord-Est, contrôlé par des seigneurs de la guerre, que nous devrions traverser. Il vaut donc mieux attendre

C'est long, long, long, long !

Abdullah, le traître supposé, part avec nous, mais sans armes, donc inoffensif. On sera 150, protégés par Mohammed Feda. On aura les chevaux, les mules, presque toutes les choses promises, heureusement.

Étude des caractères de l'équipe :

Allan semblait à Paris un alcoolo de première, puant l'alcool dès 8 heures du matin. On a eu vraiment peur d'un del trem. Il a en fait un passé très riche. Enfance en Inde, marin, ensuite, il a travaillé en Arabie saoudite. Son arrière-grand-père a combattu contre les Afghans. Symbole du changement des générations. Allan, l'Ecossais, avec son humour pince sans rire et son expérience de la mentalité arabe est très utile. Mais son passé récent m'inquiète : sa femme est morte d'un cancer il y a trois mois et il s'en est occupé jusqu'à la dernière se conde. Il n'a plus de famille et je sens confusément qu'il n'a plus rien à perdre.

Ensuite, Paul, l'Avignonnais. Mon impression à Paris était celle d'un mec marrant, dynamique, un peu dragueur, mais sympa. Et voilà que plus les jours avancent plus se révèle Mister Hyde. C'est assez impressionnant à découvrir. Homosexuel, il baratine quelques mudjahiddins, c'est triste, un peu sordide, même; il parle sans arrêt de sa maman et de sa sœur. Bizarre... Il a en plus un vilain côté autoritaire, sanguin un peu taureau, sans trop de finesse. En fait, il fonce pour se protéger.

Philippe, le Belge, une générosité et une douceur bénéfiques. Réservé, jamais critique, il essaye toujours de comprendre les autres avant de juger. A déjà eu des propositions de Paul! Il en a été choqué, semble-t-il, il ne veut pas trop en parler. Je l'aime bien, un peu comme un frère, un peu plus peut-être. Une amitié qui naît avec lui doit être forte et durable. Mais je le trouve un peu lent et introverti. Cette mission est son service civil, lui qui veut éviter les guerres, il a mal choisi sa destination.

Emile, Parisien, parle à une vitesse déconcertante, très nerveux, se ronge les ongles et a tendance à donner le ton, très anxieux. On rit beaucoup avec lui quand on fume. Il part toujours dans des explications abracadabrantes. Il me semblerait cependant difficile de travailler avec lui, trop désordonné. Il parle beaucoup de lui et de

sa mission, très éprouvante, au Liban où il s'occupait d'orphelins à Sabra et Chatila, mais je dois aussi lui paraître chiante avec les péripéties de mon récent voyage aux Indes. Il est très maigre, la peau grise, semble toujours anxieux.

Marguerite, Bretonne de 35 ans, super-chouette. Avec elle, je me sens très bien, comme avec mes amies en Suisse. Elle a travaillé en Thaïlande et en Afrique, beaucoup voyagé. J'aurais volontiers travaillé avec elle, mais comme nous sommes les deux plus âgées et plus mûres, semble-t-il, on doit chacune aller dans un dispensaire différent. Dommage! On rit bien ensemble.

Marie-Andrée, 22 ans, minette parisienne, pas du tout sortie de sa coquille. Elle n'a rien fait encore de sérieux dans la vie, sinon danser, voir des copines et bosser [A la relecture, je souris, bosser n'était alors pas quelque chose de sérieux dans la vie]. Elle semble trop jeune et immature pour un tel voyage. Enfin, on verra bien ce qui se passera avec elle. J'ai peur d'avoir beaucoup de responsabilités à prendre, si je travaille avec elle.

Et enfin, Marjolaine, Normande, 24 ans, très renfermée, parlant à voix très basse et ne mangeant jamais rien, deux traits typiques aux anorexiques (?). Une fille très bizarre, qui parle toujours d'un ton sec et agressif, ne rit jamais spontanément, se contrôle tout le temps, écoute, fait des mimiques, et ne dit rien. Elle n'était pas la même à Paris; j'ai maintenant l'impression d'un personnage creux et dont toutes les émotions sont filtrées.

Trêve de descriptions, je suis morte de fatigue, il est 16h45, un Afghan est en train de jouer de la flûte : il est jeune. Saïd Marboub, très beau, il essaie de nous dire plein de choses. Abdullah est là aussi, le «mari» de Marguerite, qui parle anglais et nous sert d'interprète. Ils ont entre eux des jalousies d'enfants. Si Mohammed Feda vient nous voir sans Saïd Marboub, cela fait un drame et vice-versa.

Ils sont très naïfs et n'ont pas encore l'esprit tordu comme les Européens. Cela fait du bien de voir des gens sans idées négatives et sans parti pris. J'admire leur combat pour la liberté. Un jour, si tout va mal, je penserai à eux et me dirai que je n'ai pas à me plaindre.

Ils ont à peine vingt ans et ils ont déjà vécu tellement de choses dures, blessures par balles, familles détruites, villages décimés. Une vie d'errance depuis déjà quatre ans, avec des allers-retours entre le Pakistan et l'Afghanistan, à pied, dans des conditions difficiles.

Belle journée tranquille, je dîne avec mes Afghans, Jellaludin et Abdul, des noms que je ne suis pas prête d'oublier. Adorables, généreux, fiers, intelligents, beaux et courageux. Je me dis qu'ils valent toute la peine que je vais me donner pour leurs frères.

Nous coupons les cheveux d'Emile et de Philippe, prêts à partir. J'espère que tout se passera bien pour eux

Coliques toute la nuit, barbouillée! J'ai bu des whiskys avec un Ecossais, encore un, de l'ambassade britannique à Islamabad. Il est resté stupéfait de notre futur travail et étonné de nous voir appréhender la situation avec calme. Le flegme d'Alex nous touche aussi et nous devenons très british, ou plutôt scottish.

Calme, repos auprès d'Alexander, mi-Pakistanais, mi-Allemand, parlant anglais. Il ne me déplairait pas, lui! L'abstinence n'a jamais été mon fort ! Deux mois et plus maintenant sans faire l'amour, c'est rudement dur, enfin, il vaut mieux ne pas y penser.

Premier juin 1983

Nous visitons une fabrique de tapis : des gosses de six à douze ans y travaillent comme des fous. Le soir, chez les Afghans. J'aime beaucoup Jamalludin, belle gueule, intéressant, tendre. Nous discutons jusqu'à quatre heures du matin, puis il part et je rentre à l'hôtel. Fermé! Retour chez les Afghans : Jamalludin est parti dormir ailleurs. Abdul me baratine sec, je dois lui expliquer pourquoi je ne veux pas de lui. Rentrée à cinq heures et demie. Départ quand?

Attente jusqu'à onze heures chez mes amis puis soudain, départ! Triste, Jamalludin était triste, moi aussi Peut-être le reverrai-je en décembre. J'aimerais bien!

Route pendant six heures sous les chadri à douze dans un petit camion. A Parachinar, ville frontière, nous dormons dans les bureaux du Jamiat, le groupe de mudjahiddins avec qui nous entrerons en Afghanistan.

Nous sommes ensuite transférés dans un hôtel où nous restons enfermés, à attendre, en écoutant de la musique afghane. Saïd Marboub danse..

Nous n'avons pas vu Farid et Ferouz qui sont à Tiri-mangal, la ville frontière d'où partent les caravanes vers l'Afghanistan. Espérons que nous ne moisirons pas trop ici. [Au cours d'une cérémonie très émouvante, les mud iahiddins, nous ont chacun (re)baptisé d'un nom afghan. Farid et Fehrouz sont nos infirmiers, Emile et Philippe, je suis Shafiga, «Celle qui aime les autres»...]

(à suivre)